

Henri Meschonnic

LE TEXTE DE LA BIBLE ET SA TRADUCTION

À la suite de l'article de Philippe Sollers sur la traduction des *Psaumes*, sous le titre de *Gloires* (éd. DDB, « le Monde des livres » du 18 mai), par Henri Meschonnic, nous avons reçu plusieurs lettres de protestations. Au-delà du compte rendu et de sa présentation, c'est en fait la conception du traducteur qui est mise en question. C'est pourquoi nous avons demandé à Henri Meschonnic d'expliquer lui-même sa démarche.

Quelques lecteurs ont protesté contre le « chapeau » posé sur l'article de Philippe Sollers dans « le Monde des livres » du 17 mai dernier, « Gloire de la Bible ». Sollers saluait généreusement *Gloires*, traduction des psaumes. Un abrègement regrettable semblait installer à la fois une erreur et une outrecuidance : il n'y aurait eu jusque-là que des traductions de traductions. L'erreur, à son tour, a donné libre cours à quelques débordements passionnels, symptômes de ce à quoi on touche quand on vise un changement dans la pensée du langage. Pas un hasard que le texte biblique soit celui par qui le scandale arrive. C'est l'occasion d'éclaircir quelques confusions. Merci aux insatisfaits.

Car l'irritation a souvent débordé du « chapeau », pour englober une entreprise sans la comprendre ni la connaître. Tout le problème de l'érudition philologique. Son savoir lui cache son ignorance de la poétique. Avec la vieille surdité théologico-politique au rythme, dans son rejet du texte massorétique et de sa notation des accents (*te'amim*).

La critique ne consiste pas à décrier les traductions anciennes, mais à reconnaître ce que fait un texte, et ce que fait sa traduction. Pluralité d'attitudes. Le sens du langage se juge au résultat.

Rétablir la vérité sur les traductions de la Bible ? Trente ans que j'y travaille. C'est tout le conflit entre le signe et le poème. Le signe, sens d'un côté, forme de l'autre. Du cadavre. Oubli de la force, du continu. Qui fait du langage dans la Bible une parabole du rythme dans le langage en général. Où se situe le paradoxe des religieux, leur dualisme (la vérité, et son résidu) affaiblit l'objet de son propre culte. Ce qu'aggrave l'anti-judaïsme philologique chrétien traditionnel.

Si respectables que soient tant d'entreprises, je ne peux que constater qu'aucune traduction, à ma connaissance, ne prend comme règle rigoureuse d'écoute, comme je fais depuis les *Cinq Rouleaux* (Gallimard, 1970), l'organisation du rythme dans la Bible (je n'appelle ainsi que « l'Ancien » Testament, le reste, « Nouveau Testament » - question de clarté).

Il y a donc à démêler des problèmes. C'est seulement avec les évangiles qu'on a affaire à des traductions de traductions de traductions. Bernard Dubourg (dans *L'invention de Jésus I, l'hébreu du Nouveau Testament*, Gallimard, 1987) a, je crois, pleinement démontré que le substrat (grammaire, lexique, calembours, codage numérique d'équivalences) en était l'hébreu (pas l'araméen), sur quoi vient le grec, puis le latin, puis les langues modernes. Mathieu (27,46) cite en araméen le début du psaume 22, qui est en hébreu.

Mais il y a aussi le problème de la longue captation catholique, qui n'accorde d'authenticité pour toute la Bible qu'à la version latine de la Vulgate.

Ce qu'officialise le concile de Trente en 1546. Pour Renan encore, les juifs étaient les faussaires du texte hébreu. D'où, d'abord, des traductions seulement à partir de la Vulgate. Sans oublier que les psaumes dans la Vulgate sont traduits d'après le grec. Clément VIII en 1596 continue de s'opposer à ce qu'on traduise en langue vulgaire. Même Montaigne est contre. Lefevre d'Étaples traduit du latin, en 1530. Et encore Frossard, en 1969. C'est seulement en 1943 que le Saint-Siège donne son aval au rapport direct à l'original hébreu. Quand Crampon (1894-1904) traduit sur les originaux, c'est une nouveauté. Le Maître de Sacy, en 1696, traduit du latin, et pour lui « ces écrits si divins ont été destinés de Dieu beaucoup plus pour l'Église que pour les juifs ».

Sur quoi fleurit la paraphrase des psaumes, comme genre littéraire, de Marot à Claudel – la poésie de poésie n'est pas finie.

C'est du côté protestant qu'est venu le rapport direct à l'hébreu, avec Olivétan, en 1535. Sur quoi prend autre chose., la longue série des révisions et révisions de révisions, d'Ostervald (1744) à Segond (1874). Mais pour Olivétan, les versets « n'existaient pas encore », alors que les massorètes (les grammairiens-philologues juifs, du Ve au IXe siècles) en notaient déjà le nombre après chaque livre. Et pour le *tôhou vavôhou*, Olivétan ne trouvait rien de mieux que « *Et la terre estoit inidsposee et vuyde* ».

Vers l'identité ou l'altérité

Il y a donc le problème des apparences de renouvellements, le problème des différents types de traduction, et le problème majeur du défi : il n'y a jamais eu en français la réussite littéraire de la *King James Version* et de Luther. Et ce n'est pas la Bible du Rabbinate, de 1899, qui a révolutionné la traduction. Segond, protestant, est souvent plus proche de l'hébreu.

Le changement est venu d'une visée non confessionnelle, avec Edmond Fleg (1959,1963), qui calque l'hébreu, et inverse l'annexion en décentrement. C'est ce même calque, plus l'étymologisme (l'étymologie prise pour le sens) qui caractérise la version d'André Chouraqui (1974-1977; 1985), accueillie d'abord avec éloge. C'était le vieux littéralisme d'Aquila, traduisant le fameux début « *au commencement* » par « *dans la tête* » - avec Entête. Mais toujours aucune écoute du rythme, brouillé même au contraire, dans une poétisation apparente.

Quant à la Traduction oecuménique de la Bible, en 1965, elle visait une « *fidélité exégétiquement fondée et non au sens littéral* », simplement « un français correct ». Le « naturel », le « français courant » traduisant surtout le dualisme de l'équivalence dynamique et de l'équivalence formelle, c'est-à-dire du langage courant et du calque pris pour la poésie.

Ainsi on a cru distinguer trois types de traduction : l'une pour les lettrés (comme celle de Dhorme), une autre pour grand public (comme la Bible de Jérusalem), une dernière en langage basique – pour évangéliser. Plus une variante, censée poétique (celle de Chouraqui). Tout en notant entre elles une certaine homogénéisation.

Je dirais plutôt qu'il y a les traductions vers l'identité, et les traductions vers l'altérité. Toujours le piège du signe. Et rien de la spécificité du langage dans les psaumes : du Mallarmé.

C'est ce piège que je rejette, en cherchant à rendre le continu rythme-syntaxe-prosodie, la force, et cette spécificité, le dire plus que le dit. Ce qu'il fait. Et tout change.

Il y aura toujours plusieurs manières d'entendre le langage, plusieurs manières de traduire. Selon qu'on croit qu'on traduit de la langue, ou un poème. Où périt le vieux motif qui veut que les traductions vieillissent : la *King James Version* n'est remplacée par aucune des traductions plus récentes en anglais, elle tient, comme du Shakespeare.

Et on revient au défi majeur. Comme disait Claudel, qui n'aimait que la Vulgate, « *toutes les traductions françaises me font mal au cœur* ». Alors que chacun coure la belle

course de faire au français ce que la *King James Version* a fait à l'anglais. Traduire est au pluriel, mais le poème est unique. Rien à voir avec la poétisation. Pour moi, il est dans son rythme. Alors, après *Gloires*, je mets à la *Genèse* : « *Au commencement...* ».

Source : *Le Monde*, 15 juin 2001